

L'Orchidée Tigre

à Georges Grouix

Le 2, j'avais été K.-O. sans que nul autre que moi le sache. Carpentier n'avait plus qu'à me pousser, je serais tombé.

Jack Dempsey

Que savaient-ils de moi à mon arrivée à Amérique ? Probablement peu. Je venais d'un pays différent, qu'ils connaissaient mal, dont ils ignoraient à peu près tout. Ils n'étaient pas curieux, posaient peu de questions. La France ne leur disait rien, ou rien qui vaille. La boxe française, mes racines sportives, encore moins. C'était simple, ils ne savaient pas qu'elle existait. Ils n'en imaginaient pas d'autre que la leur, l'anglaise, ses règles, son déroulement et son tempo heurté, libre à eux. Si les *Yankees* situaient à peu près la France, c'était depuis peu et l'arrivée dans les tranchées des *boys*. Il a fallu que leurs troupes y débarquent pour qu'ils s'intéressent à elle. C'était une géographie, leur point faible, mais militaire, ils ne l'avaient pas apprise à l'école. « La Fayette, nous voilà ! », le retour d'un service rendu par-delà les siècles, d'abord Washington puis Pershing, la 1^{ère} fois au temps de l'Indépendance, contre des Anglais vêtus d'habits rouges et dont le roi portait le même prénom que moi à un s près, la 2^{nde} avec eux, sous d'autres uniformes, face aux Allemands. Ils se contentaient aussi d'images toutes faites, mangeurs de grenouilles, petites femmes de Paris, des bêtises. Ils ne nous connaissaient pas, pensaient d'abord à eux, leurs yeux leur servaient plus à se regarder qu'à nous voir.

Les hommes de ma génération ont eu rendez-vous avec la guerre, le vrai grand match. Impossible de l'esquiver, elle avait imposé sa démente. Je l'ai faite dans l'aviation, le ciel, la reconnaissance aérienne, du côté des nuées. Ma vie et moi nous souvenons d'elle, elle m'a coupé du sport, a interrompu l'essor de ma carrière. C'était un usage différent du corps. Je crois avoir été courageux. Appel devancé, éclats de schrapnel, Croix de guerre, Médaille militaire : le matricule 2211 a bien servi, et accompli ce qu'une France exigeante et meurtrie était en droit d'attendre d'un de ses soldats. C'était la moindre des choses, un autre que moi en aurait fait autant. Mais bien que récente, c'était une autre histoire, déjà un peu lointaine. Ce que souhaitaient les années 20, de ce côté de l'eau, de l'autre, à Milwaukee ou à Orléans, à Longwy ou à Cleveland, c'était ne plus penser à la douleur, s'en libérer. Elle était encore présente dans la mémoire des rues, dans les corps d'hommes couturés de blessures, mais mieux valait passer à un autre sujet, oxygène et air pur. C'était un point commun entre l'Amérique et l'Europe, comme l'eau atlantique, nous ne nous en rendions compte ni les uns ni les autres, l'ignorions largement – cela n'empêchait pas de vivre.

Comme mes compatriotes, je me souviens précisément de l'Armistice et des pensées qui m'ont pris ce jour-là, des images venues à ma rencontre. Un plaisir non feint mais aussi, plus aigu encore, celui de revenir à un univers qui me ressemblait plus et me convenait davantage, la boxe, elle enfin après cette parenthèse à feu et à sang. Elle a manqué à mon corps, appelé ailleurs, à mon cœur et, si j'ai de la chance, à mon âme. Entre deux missions, je me souvenais d'elle, me réjouissant de la

retrouver. Elle était ce pour quoi je ne devais pas mourir. Le 111118, et j'étais impressionné, non, ému, par ce quintette de 1, à 11 h, et c'étaient deux 1 de plus dans ma collection de chiffres, c'était comme si la furie des cloches déchaînées portait le même son que le gong du 1^{er} round du 1^{er} combat – un cri strident de métal monté de l'Âge du bronze. J'ai dû attendre le 5819 pour être démobilisé, j'ai passé 5 ans jour pour jour sous les drapeaux.

Peut-on être et avoir été ? Je devais renouer. Mes 1^{ers} matchs contre des 2^{nds} plans dans des salles borgnes en mal d'éclairage et de chauffage s'étaient révélés laborieux, poussifs, pénibles pour moi comme pour le public. Des cris le disaient, les chaises qui volaient. Entre le champion d'avant-guerre, jeune, connu justement pour son insolente jeunesse, svelte, fin, élancé, tellement véloce et réputé pour son dynamisme, et l'ancien combattant, le vétéran plus âgé qui repassait entre les cordes, recommençait, assez peu en commun. Mon retour à peine amorcé, certains soi-disant connaisseurs, avec la rude franchise qui est la marque de ce milieu à part, où l'on prend mais aussi ne prend pas de gants, me disaient volontiers fini. J'avais 25 ans que déjà certains me conjugaient au passé d'oubli. C'était injuste, même si cette évidence triste s'imposait aussi par moments à moi, tant j'étais le dernier à m'illusionner sur mon niveau, songeant parfois, avec envie mais sans une ombre d'amertume, à ce qu'il aurait été sans le drame européen, cet abus d'obus, nos vies bousculées.

Comme il me restait un peu de jeunesse, et qu'elle coulait dans mes veines, je m'étais pris à détailler en songe les lignes toutes plus belles les unes que les autres

du palmarès, nous autres boxeurs disons *record*, auquel j'aurais pu prétendre, ma carte d'identité de sportif. J'ai mis Paris en bouteille, mais toujours hors du ring, car celui qui pense, même une esquille d'instant, à quelque chose d'autre lors d'un combat est un homme mort, et je ne tenais pas à l'être, juste à retenter ma chance loyalement, avec les forces qui étaient les miennes, à reprendre l'ascension, je l'avais assez fait dans mon cockpit, match à match, round à round, presque coup à coup, m'appliquant autant que possible, comme mes maîtres et les prévôts de salle m'avaient appris à le faire. Au juste, mon retour dépendait de moi, et mes opposants aussi ont dû subir l'affreux contretemps.

Cette guerre, mon adversaire du 2721, lui, ne l'a pas faite et a continué à boxer. On le savait dans le milieu, la nouvelle a transpiré, traversé les flots de la grande eau, et j'avais cet avantage sur lui. Mon corps était celui d'un mi-lourd, le sien celui d'un vrai poids lourd ; la toise, la pesée et le mètre-ruban étaient formels : je lui rendais des centimètres et surtout des kilos, beaucoup, de l'allonge aussi, 3 différences visibles à l'œil nu, des handicaps certains, mais lui me rendait un conflit. Et qu'il ait omis d'être soldat, esquivé les devoirs difficiles d'un homme envers son pays et les siens, bref qu'il se soit fait discret, ne disait rien d'un éventuel manque de courage de sa part. Le dernier boxeur a du cœur à revendre, car quiconque franchit la limite des cordes, pose le pied sur le carré du ring, pourtant appelé, en dépit de la logique géométrique et grâce à la quadrature du cercle, *le cercle enchanté*, en est armé jusqu'aux dents, sous peine de se voir éjecté au 1^{er} *jab* venu et de rejoindre la légion des ombres, la file ininterrompue de ceux qui ne reviendront plus dans l'enfer où

l'atterrissage en douceur n'est pas garanti. S'il n'a pas de vaillance, l'homme en question n'a simplement pas à être là, c'est un imposteur, qu'il aille faire garçon aux écuries. Les chevaux aussi, après tout, ont besoin qu'on s'occupe d'eux ; qu'il les ferre à la maréchalerie, et palefrenier non plus n'est pas un sot métier. Guerre faite ou pas, j'affrontais un homme courageux. Il ne fallait pas tout confondre, cette question-là ne se posait pas. Pas en ces termes en tout cas.

Les Américains étaient moins tendres, qui opposaient un héros téméraire et une brebis galeuse. Contre toute attente, j'étais plus proche d'eux que mon rival parce que j'ai pris les armes. Mes faits de guerre, les journaux d'outre-Atlantique les rappelaient, quitte à les magnifier, me rendant populaire dans la contrée de mon adversaire. *A war hero* étaient des termes fréquents dans les articles écrits sur moi, comme les 3 coups d'un théâtre de sport. Et un mot, le même qu'en français, *brave*, revenait dans les paragraphes qu'on me consacrait, aussi bien pour mon art que pour ma guerre. J'aime autant le 1^{er} que je déteste la 2nde, de toutes mes fibres, et c'était comme si j'avais transposé le courage du ciel de France sur le sol américain. Les USA plaçaient entre eux et moi ce qu'ils imaginaient de ma guerre, me ramenaient à elle. Dans ces conditions, il leur était difficile de me voir tel que j'étais. Certains en savaient plus long que moi sur des campagnes que je tenais à oublier. D'autres anciens combattants du Nebraska, du Maine, des Carolines ou des Dakotas m'écrivaient qu'eux et moi avions fait la guerre. Nous pouvions nous comprendre. C'était, à les en croire, une fraternité dans les armes. Pour un métayer de l'Oregon à Eugene – j'ai retenu le nom, à part l'accent c'était le prénom de

Criqui, mon ami boxeur – qui m’a écrit après avoir lu un article sur moi, c’était celle de 98, dans les rangs des *Texas Rangers*, les *rough riders* de Teddy Roosevelt, mais c’était du pareil au même, concluait-il, une cause semblable défendue. Il la nommait liberté. La ligne de partage était moins celle des nationalités et des continents que la participation aboutie à la guerre.

Ma conduite durant ces années longues et difficiles me mettait à l’abri de ces accrocs et de ces racontars ineptes qui se répandaient au sujet d’autres athlètes qui ont joué à se faire porter pâles, et suffisaient à fracasser les réputations comme un *poing d’acier* le fait d’une *mâchoire de verre*. Et comme je ne pratiquais pas le coup bas sur le ring, le *foul* qui scandalise à part égale l’arbitre et le public, que je respectais sans exception, et sans me forcer, sans même y penser tant elles me paraissaient naturelles, les règles strictes sans lesquelles la boxe n’est pas ce qu’elle est, et du même coup mon adversaire, quelles que soient son histoire, sa catégorie, la couleur de sa peau, ma réputation était intacte, flatteuse, presque trop. J’étais *clean*, c’était leur terme. « *He’s a clean fighter* » : ces mots aussi, ces mots-là se trouvaient dans les articles. Je les ai eus sous les yeux, noir sur blanc.

J’ai eu vent aussi des reproches que d’autres laissaient courir dans mon dos. À les en croire, je me produisais dans trop d’exhibitions et pas assez de *bouts*, de matchs, bref je faisais semblant, j’aimais trop le cinéma, j’étais un « marchand de sourires » ou, a même prétendu un reporter de Boise dans l’Idaho, « une *prima donna* », un sportif d’opérette, et ma pratique une boxe de dentelles. De la petite

bière plus que du grand art. Mais ces mensonges n'empêchaient pas de dormir, chacun est libre de commettre ceux qu'il veut.

Des Anglais qui m'ont vu boxer dans leur pays, et jeter à terre, un peu vite à leur goût, les champions qu'ils m'ont proposés, leurs ténors, deux fois avec le même nombre de secondes, 77, deux fois 7, K.-O. compris, ne tarissaient pas non plus d'éloges. À Bruxelles, près de chez moi, de l'autre côté de la frontière, où s'est tenu le 1^{er} combat dans le cadre de l'Exposition de 13, en terrain neutre, on a dit « septante-sept ». Londres n'était plus dans Londres, c'était une crue de la Tamise, un Waterloo à l'envers, une humiliation, *Rule Britannia* en morceaux. Comme la faiblesse est humaine, le film British Pathé de ma victoire, diffusé dans les actualités des cinémas, s'est vu amputé du moment de liesse où mes équipiers, ivres de joie, plus encore que moi, me portaient sur leurs épaules. Un Français osait s'imposer sans discussion en boxe anglaise, c'était une anomalie, un désordre, un *nonsense* et j'étais cet homme-là. Je n'allais quand même pas m'excuser d'avoir gagné, mais je savais, pour en avoir parlé avec eux par la suite, que même certains des spectateurs britanniques déçus par le cataclysme souhaitaient ma victoire le 2721, plus morale à leurs yeux. Ils m'encourageaient. Mon match serait suivi avec assiduité de l'autre côté de la Manche puisque, même venant de France, c'était toute l'Europe que je représentais. Avec cette histoire de guerre non accomplie par un sportif, j'ai aussi saisi que, dans la présentation des événements, le promoteur de 2721 a donné à mon adversaire le rôle du Méchant. Mais, à mes yeux clairs, rien ne faisait de lui un couard, j'avais trop de respect pour lui – et puis les hommes sont ce qu'ils sont.